

Fidélité de Guillevic : Plus de 30 ans d'amitié

André R. Labidoire

Sergio Villani, qui connaît ma longue amitié avec Guillevic, a pensé que ce que je porte en mémoire concernant le poète pourrait intéresser tous ceux qui devenus des « guilleviciens » émérites par leurs analyses, leurs lectures critiques, leurs échanges n'ont jamais eu l'occasion d'approcher l'homme-poète. J'ai finalement cédé à sa demande pour offrir modestement ma contribution à cette grande amitié poétique que représente tout ce qui a été écrit sur ce poète d'exception.

*J'ai des alliés
Que je ne connais pas.*

*J'ai des alliés
Qui me tiennent en vie
Qui me donnent racine*

Sphère

Oui, ce fut une longue et belle amitié que celle qui m'unit à Guillevic pendant plus de trente ans. Bien qu'ayant lu et aimé quelques poètes classiques au cours de mes études, j'ignorais tout de la poésie contemporaine et je n'aurai pas imaginé avoir la chance de rencontrer un poète vivant. Lecteur assidu des Lettres françaises, je connaissais Aragon, Eluard, Breton, Prévert mais le nom de Guillevic m'était moins familier. C'est grâce à Monique Welger, ma future

épouse, poète désormais reconnue et qui écrivait de la poésie depuis son adolescence que j'ai eu le bonheur de connaître Guillevic.

D'origine hongroise, elle avait rencontré Guillevic à l'Institut Hongrois en 1962. Guillevic était très connu en Hongrie notamment en raison de la bonne diffusion de sa poésie à Budapest et de ses traductions des poètes hongrois. Cette rencontre sera déterminante pour l'avenir de poète et de critique littéraire de Monique. Orpheline de guerre, elle avait non seulement trouvé un père en poésie mais Guillevic aimait à dédicacer les livres qu'il lui offrait « à ma fille adoptive ». Il l'a encouragée à écrire et aussi à lire les poètes contemporains. Puis vint un jour de 1966 où Monique me présente à Guillevic à la Forêt Sainte-Croix, en Beauce où Eugène et Jacqueline Voh sa compagne d'alors avaient une maison.

LA FORÊT SAINTE-CROIX

Cette résidence secondaire était une ancienne ferme au confort rural où circulait un esprit avenant, chaleureux et plein d'humour. Monique et moi y allions souvent passer le samedi et le dimanche. Mes premières conversations avec Guillevic portaient sur mes études économiques et commerciales, sur mon service militaire en Allemagne fédérale que je venais de terminer et sur mon métier d'alors, consultant en organisation commerciale. Il avait apprécié une définition un peu cynique que je donnais de ce métier : *forgeron de l'enthousiasme artificiel des cadres commerciaux*. J'appris que Guillevic avait été inspecteur de l'économie nationale et qu'il avait beaucoup travaillé sur la planification du redressement de l'économie française après la guerre. Et dans le courant des années soixante, le gouvernement l'avait prié de faire valoir ses droits à une retraite anticipée, avec le maintien de son salaire intégral jusqu'à l'âge légal de la retraite. La raison principale de cette proposition était sans doute son adhésion connue au Parti Communiste depuis 1943, une date particulièrement dangereuse pour un tel engagement, mais aussi le prétexte avancé de libérer des postes pour les rapatriés d'Algérie. Guillevic considérait que cette proposition lui donnait toute sa liberté pour écrire et répondre aux nombreuses invitations qui lui étaient faites venant de pays étrangers, une bénédiction !... J'appris également que Guillevic était germaniste et qu'il traduisait des écrivains allemands et autrichiens parmi lesquels, Hölderlin, Brecht, Rilke ou Trakl que je ne

connaissais pas. Il m'avait impressionné par la pertinence de ses analyses dans les domaines politiques et économiques. Par contre je suivais avec surprise les conversations autour du monde littéraire dont à 28 ans j'ignorais les courants, les oppositions et les règlements de compte dont certains remontaient d'avant et pendant la guerre de 39/45.

C'est à La Forêt Sainte-Croix que nous avons côtoyé bon nombre de personnalités. Francis Crémieux, ami et voisin de Guillevic dans ce village, animait chaque semaine une émission d'actualité sur France-Inter avec Jean De Beer, un homme de droite avec lequel il conduisait des débats souvent houleux mais toujours courtois fort écoutés et qu'Eugène ne ratait presque jamais.

Dans cette maison on croisait des peintres et des poètes pas encore très connus, mais aussi des écrivains tels Robert Sabatier ou Georges-Emmanuel Clancier, déjà reconnus et d'autres comme Michel Deguy, Serge Wellens, Paul Chaulot, André Frénaud, Jean Follain pour ne citer que ceux-là, moins connus du « grand » public mais déjà reconnus dans la sphère poétique.

Il y avait des rituels. C'est ainsi que le samedi matin nous partions, Eugène et moi faire provision de vin chez la Veuve Proust. C'était une épicerie de campagne à quelques kilomètres de là. Nous apportions nos bouteilles vides pour les remplir, au tonneau, d'un petit vin rouge dit de Sancerre, région pourtant plus connue pour ses vins blancs ! Le partage du vin était quelque chose d'important et de festif pour Eugène et c'est toujours autour d'un verre que l'amitié était partagée comme la poésie. « *La poésie c'est comme trinquer avec des amis* » aimait-il à dire.

Car Guillevic aimait être à table avec ses amis. C'était à chaque fois un pétilllement de bons mots, un festival d'anecdotes souvent inspirées par le monde littéraire, des discussions politiques mais aussi des blagues dont Eugène tenait un répertoire inépuisable à une époque où on ne racontait plus d'histoires en société. Jacqueline faisait une cuisine simple avec des plats robustes et goûteux. Parfois des grillades mais souvent des ragoûts mijotés accompagnés de légumes frais du jardin, des quiches et des tartes aux fruits comme en Lorraine, sa région d'origine. Il lui arrivait, quand elle était en confiance, de parler de ses jeunes années pas si lointaines, où elle avait résisté contre l'ennemi nazi, les armes à la main.

Midi c'est l'étranger

*Qui se nourrit en vain
De l'étendue des prés
Et des furies d'insectes*

*Quand la patrie est dans les caves
Avec la bave des limaces*

Exécutoire

Parmi les autres rituels il y avait la partie de cartes qu'Eugène disputait avec le Père Vachet. Cultivateur retraité, veuf, propriétaire de grands espaces céréaliers cédés à ses enfants, il était voisin d'Eugène et redoutable joueur de belote. Souvent en fin d'après-midi, parfois au coin du feu, nous nous tenions autour des joueurs et savourions leurs échanges où défilaient des réflexions aussi brèves que profondes sur la propriété, la religion, la famille, la politique agricole européenne, etc. ... Atout pique, c'était gagné ! Eugène était souvent battu mais heureux.

Quand le temps était agréable, Eugène aimait jouer à la pétanque sur la place centrale avec ses invités et quelques habitants du village. Ce jour-là en quittant la maison j'avais coiffé un béret pour m'abriter du soleil. Je faisais équipe avec le poète. Nous avons joué très convenablement et nous avons gagné. Eugène me dit alors : « Je crois savoir pourquoi tu as si bien joué ! Tu étais inspiré ! Tu portais le béret de Pablo Neruda qu'il a oublié ici ». En 1972, en mission au Chili, face à Salvador Allende, j'ai beaucoup pensé au Chant Général de Neruda et à Eugène Guillevic, mon ami. Ainsi la poésie était présente, prête à surgir d'une promenade en forêt, d'un champ de tournesols, d'une rivière proche.

*La moisson se devine
Au silence des fermes*

*Au regard de la femme
Qui traverse la cour*

+

Quand les derniers coquelicots

Quittent la fête

Reste la nôtre

+

*Ah ! soleil, ainsi tourne
Et tourne, mais quoi donc*

*De tout ce que tu livres
Au tremblement du jour.*

Elégie de la Forêt Ste-Croix in Avec

Le couronnement de mon initiation aux mystères de La Forêt Sainte-Croix fut ma participation au banquet de l'Amicale des sapeurs-pompiers volontaires au début du mois de décembre. Eugène y était l'invité d'honneur et je l'accompagnais. Ancien soldat du Génie pendant mon service militaire, je connaissais la redoutable fête des sapeurs : la Sainte Barbe... Nous étions une trentaine, dans une grande salle de ferme chauffée qui avait été une étable quand la région élevait des bovins avant de se convertir aux céréales. Les hommes à table, les femmes à la cuisine et au service ! L'apéritif avait été long et multiple suivi par le discours du maire et le bilan de l'année par le capitaine des pompiers : un feu de cheminée, deux incendies de grange, un taureau en fuite, un tracteur renversé. Aucune victime. Applaudissements. Le repas commence avec des charcuteries fermières, des pâtés, des saucisses, du boudin, puis des viandes grillées, des frites, de la salade croquante, des fromages frais et des gâteaux du boulanger accueillis avec joie par le bon convive qu'était Eugène. Le maire demande à Guillevic, écrivain poète invité d'honneur, de prendre la parole. Eugène remercie l'honorable compagnie pour ce banquet très républicain. Il salue l'engagement désintéressé et le courage des soldats du feu. Puis il évoque avec des mots simples et dans un silence surprenant l'ambivalence du feu, l'ami qui réchauffe ou l'ennemi qui brûle et détruit. Et il ajoute : comme font les hommes. Applaudissements. Alors le capitaine des pompiers se lève pour nous remettre avec solennité à Eugène et à moi-même, une carte de membre de l'Amicale des sapeurs-pompiers de La

Forêt Sainte-Croix. Je l'ai gardée précieusement. Mais c'est avec quelques difficultés que nous avons parcouru sous une neige tenace les 300 mètres qui nous séparaient de la maison d'Eugène... Quelle Sainte Barbe ! J'en retiens la spontanéité d'Eugène, sa vivacité pour s'adapter à son auditoire, la simplicité et la force des mots choisis, la poésie qu'il vivait autrement que dans l'écriture du poème avec des sentiments, des émotions, des discernements qui pouvaient le conduire, où qu'il soit, à la lumière et à la joie.

*Il y aura toujours une lumière
Pareille à aucune,
Où ce pourrait être l'endroit.*

Élégie in Étier

UN VOYAGE DE NOCES SUR L'ÎLE DE GROIX.

Le 1er juillet 1967 Monique et moi nous nous marions civilement dans la mairie de Villeconin, petit village de l'Essonne où mes parents avaient une résidence secondaire. Nous avons deux témoins dont Eugène Guillevic. Le déjeuner eut lieu dans une auberge à Dourdan. Il fut joyeux grâce à nos amis et surtout à Eugène qui chanta de vieilles chansons populaires dont « Le gris » qu'il chantait régulièrement quand il était en bonne compagnie. Sa simplicité, sa bonhomie, son verbe choisi et son humour resteront dans la mémoire de nos parents et de nos amis.

À la fin de cette journée, Eugène et Jacqueline nous demandent où nous allons pour notre voyage de noces. Nous n'avions aucun projet. Eugène nous dit alors qu'ils avaient loué une petite maison de pêcheur sur l'île de Groix. Il y avait un hôtel sur le port : pourquoi ne pas venir avec eux et y passer quelques jours ? Et voici que nous passons notre voyage de noces avec Guillevic !

En arrivant à Groix je découvre qu'Eugène et moi avons un goût commun pour la pêche. J'ai donc eu ce plaisir rare d'aller à la pêche avec lui du haut des rochers de l'île de Groix. Nous avons de belles lignes prêtées par un pêcheur et nous pouvions traquer la dorade et surtout la vieille, un poisson de fond rocheux très apprécié des gourmets. Les mots étaient si importants pour le poète que même dans le silence requis pour la pêche, il lui fallait

formuler son ressenti : « La pêche c'est l'espoir », me dit-il, « l'espoir permanent de la belle prise qui mobilise ton imagination. C'est une forme d'évasion qui interdit toute lamentation sur tes malheurs ... ». Un matin après avoir pris une belle dorade, Eugène coince sa ligne entre deux rochers. Sans réfléchir longtemps à l'eau froide ou au danger des rochers, il se déshabille prestement, dégringole la pente rocheuse, entre sans hésiter dans la mer, plonge et sauve sa ligne. Ravi de sa réussite mais transi. Même en juillet l'Atlantique reste l'Atlantique.

*Terre de Groix, pourquoi
Ce besoin d'émerger de l'eau
Pour devenir une île ?*

*Était-ce orgueil
Besoin de te montrer
Ou besoin de voir ?*

*Était-ce pour épouser la terre,
Vivre avec elle en égale,
Vous faisant des signes d'amour*

*Sous la bénédiction
De tout ce que l'océan te cache
Par jalousie ?*

Quotidiennes

Un soir après le dîner Eugène décide d'aller faire le tour de l'île par les petits chemins de la lande. Il avait, je crois bien, une Simca-Aronde en bon état qu'il n'avait pas voulu laisser à Lorient. Nous démarrons. Il faisait nuit. Eugène constate que la lande est aussi roulante que ces chemins de traverse. Il quitte le chemin et le spectacle commence : dans les phares les lapins bondissent à droite, à gauche, comme des dizaines de fusées de fourrure. Nous étions très excités et Eugène riait aux éclats. Aucun lapin ne fût touché mais quelles images de rêve j'ai gardé en mémoire à la suite de cette échappée originale et très « guillevicienne » ! Qui se termine par quelques bonnes bolées de cidre.

GUILLEVIC, LA BRETAGNE ET MOI.

Arriva mai 1968. Je crois qu'Eugène en qualité de militant communiste suivait les événements avec l'œil d'un sociologue plus qu'avec celui d'un analyste politique. Il voyait dans ces manifestations juvéniles anti-consommation une forme d'appel à la liberté qui pouvait marquer « le début de la fin du gaullisme. » Il était sceptique sur les possibilités d'une vraie révolution. Mais il appréciait certains slogans sur les murs de la Sorbonne comme celui resté dans tous les esprits : « Sous les pavés, la plage ».

Je reste aujourd'hui persuadé que nos points de connivence — j'allais écrire de communion — furent nos origines modestes et notre intime connaissance de la Bretagne et des Bretons. Mes grands-parents maternels étaient de pauvres paysans bretons de la région de Quimperlé. Mon grand-père avait été mobilisé en 1914 malgré ses quatre enfants. Il fit toute la guerre dont la terrible bataille de Verdun. Comme la plupart des paysans bretons mobilisés il ne parlait pas le français correctement. Il « baraguinaut ». En breton, le pain se dit « bar » et le vin se dit « guine ». C'est ce que ces soldats demandaient le plus fréquemment à leurs gradés.

Je vivais à Paris. Mais à partir de l'âge de 7 ans jusque vers mes 14 ans, je passais les vacances d'été dans la ferme de mon oncle Joseph, ferme qui avait été construite par mon grand-père et où vivait encore ma grand-mère auprès de son seul fils, les trois filles ayant toutes quitté la Bretagne pour la capitale. J'habitais avec elle qui ne parlait pas français mais seulement le breton de sa région. Ce fut donc par nécessité domestique que je parlais un « breton de cuisine et des champs ». Je voyais vivre mon oncle, ex-champion de lutte bretonne qui élevait une dizaine de vaches et quelques cochons, labourait ses hectares avec son cheval et faisait les « 3/8 dans l'usine Bolloré à Cascadec. Cette usine fabriquait le papier à cigarettes O.C.B. Ce sigle désignait ainsi les deux usines du groupe et le nom du patron : Odet, Cascadec, Bolloré. Le slogan publicitaire de la marque était : « Si vous les aimez bien roulées, papier à cigarettes OCB ». Eugène aimait beaucoup ! Il était curieux de savoir qu'il y avait dans le champ de ma famille un menhir, debout ! de 7 mètres de haut, plus haut que la plupart de ceux de son Carnac natal. Une vie rêvée de découvertes et de liberté que je racontais à Eugène. Il m'écoutait avec attention car jeune enfant il n'était pas resté longtemps en Bretagne en raison

des mutations fréquentes de son père, gendarme mais il revenait à Carnac chaque été. Et il méditait sur le fait que sa génération avait été interdite de parler breton alors que moi j’y étais obligé pour pouvoir communiquer avec ma grand-mère et les anciens du village.

*La Bretagne
Porte ses morts
Vers l’avenir.*

*Un tapis
Pour cette cérémonie,
Les herbes*

*Des prés, des talus,
Des chemins. Herbiere de Bretagne in Étier*

Et puis il y avait la vie privée d’Eugène. En tant qu’amis proches nous y étions un peu pris, tout de même. Sa séparation d’avec Jacqueline avec laquelle nous étions très liés nous chagrina et une période nouvelle se fit jour avec sa nouvelle compagne, Marianne Auricoste que nous connaissions bien en tant que comédienne et diseuse de poésie car elle était régulièrement intervenue dans nos soirées « Union Poétique », association créée par Monique. Puis au bout de quelques années Lucie Albertini entra pleinement dans la vie d’Eugène et l’amitié s’élargit avec bonheur dans des nuances nouvelles où la poésie avait toujours une large part. Jusqu’à ce jour où j’écris ce témoignage.

LE PELERINAGE A CARNAC EN 1995.

Nous avons une maison à Port Saint-Jacques sur la presqu’île de Rhuys qui ferme le golfe du Morbihan. Et quand en 1995 Eugène fût invité à Carnac pour l’inauguration d’une école portant son nom, c’est tout naturellement que lui et Lucie habitèrent chez nous. Depuis beaucoup années déjà, nous avons appris à connaître Lucie et son immense générosité aux côtés

d'Eugène. Elle fait toujours partie de nos très chers amis. Son incomparable connaissance de l'œuvre de Guillevic, l'important travail qu'elle poursuit inlassablement sur des documents et poèmes inédits font de Lucie Albertini Guillevic une interlocutrice incontournable. Qu'elle en soit ici remerciée.

À cette époque, Eugène marchait difficilement mais il voulait revoir Saint Jean Brévelay, au nord de Vannes, où il avait passé une partie de son enfance et où un lycée porte son nom. Les poèmes nous revenaient en mémoire « *La mer à Carnac, les bois à Colpo* », Colpo qui abrite une coopérative qui fabrique le cidre « Guillevic » de la pomme du même nom. Le propriétaire de cette coopérative, ancien maire de St-Jean Brevelay fut honoré de la visite de Guillevic dont il connaissait la notoriété. Il nous offrit à boire son fameux cidre et Eugène en reçut un magnum. Cette bouteille ne fut ouverte par Lucie que bien des années plus tard, lors de la pose d'une plaque commémorative sur l'immeuble où ils vécurent ensemble, rue Claude Bernard à Paris. Je dois dire que ce cidre était encore pétillant et excellent.

Lors de ce séjour, nous avons reçu l'abbé André Guillevic, neveu d'Eugène, recteur et chef des chœurs de la cathédrale de Sainte Anne d'Auray, un garçon qui était assez proche de son oncle dans ses jeunes années et qui poursuit une brillante carrière ecclésiastique. Des moments très émouvants pour Eugène et pour nous car nous nous rappelions qu'en 1967, il nous avait conduit avec Eugène sur la tombe familiale. Il faut se souvenir de la foi catholique du poète dans la première période de sa vie et que la dimension spirituelle de la poésie de Guillevic a retenu l'attention d'un moine cistercien, Bernard Samain, de l'abbaye d'Orval en Belgique avec son livre intitulé « Le chant ». Le frère Bernard a obtenu de son monastère une permission exceptionnelle pour participer en 2003 au premier colloque international Guillevic à Toronto organisé de manière magistrale par notre très cher ami le Professeur Sergio Villani de l'Université d'York, fondateur et éditeur de la présente revue « Notes Guillevic Notes » que j'ai déjà signalé plus haut. Ces témoignages montrent qu'à ses plus hauts niveaux d'expression, la poésie, et celle de Guillevic en particulier, sollicite la réflexion spirituelle de toutes les cultures.

Et il me semble aussi qu'il faut souligner l'extrême cohérence entre l'homme Guillevic et son œuvre poétique. Nombre de thèses, analyses, études et réflexions illustrent cette harmonie. Divers concepts dominent cet univers : simplicité, bienveillance, ouverture, générosité, fraternité, humour,

universalité, humanisme, créativité dans une langue poétique totalement neuve, dont le traitement objectif des sujets simples le rattachent à un Francis Ponge.

*Deux bouteilles vides
Au grenier dans un coin
Le vent secoue les tuiles
Et la charpente*

*Deux bouteilles vertes
Qu'attire le centre de la terre
Et que retient la lumière*

Choses in Terraqué

Puis vint ce jour de l'inauguration de l'école (depuis, d'autres collèges, médiathèques, écoles portent le nom de Guillevic) et nous sommes partis pour Carnac, ville natale d'Eugène. Nous y avons été reçus par Christian Bonnet, ancien ministre de l'Intérieur, conseiller général, maire de Carnac alors depuis 30 ans. Le nom d'Eugène Guillevic venait d'être donné à une école maternelle récemment construite dans la commune. Nous avons senti qu'Eugène n'avait pas un contact spontané avec ce grand personnage de l'état qui lui donnait du "cher Maître" avec une obséquiosité trop visible. D'ailleurs il n'y eût aucune réception particulière et l'entretien devant l'école fût bref. Mais cette visite permit à Eugène de revoir sa maison natale sur laquelle une plaque avait été apposée. Puis nous sommes allés à Ploucarnac, un faubourg de Carnac où nous avons assisté à la rencontre mémorable d'Eugène avec une de ses cousines du même âge qui reconnaissant Eugène s'était exclamée : « Eugène Guillevic ! Tu es encore là toi ! Je te croyais mort depuis longtemps ! » Et Eugène d'éclater de rire.

Je tenais à raconter ce séjour en Bretagne car ce fut le dernier d'Eugène dans cette Bretagne tellement présente dans son œuvre et dans son cœur. Nous avons eu la chance de revoir avec lui les lieux qui lui étaient chers et qui l'ont inspiré tout au long de son œuvre : la fontaine, la lande, les menhirs, les rocs, l'étier. Deux ans plus tard, le 19 mars 1997, Eugène Guillevic, notre ami, s'éteignait.

Mais mourir

*Ce peut être une grande fatigue
Un soir,*

Et un aveu

Terraqué

J'aurai eu beaucoup d'autres moments à raconter dans ce témoignage fraternel car au cours de toutes ces années nous étions toujours en amitié avec Guillevic. Monique et lui se téléphonaient fréquemment et se voyaient quand c'était possible, Guillevic était très sollicité. Amis poètes, peintres, sculpteurs, rencontres poétiques, festivals de poésie en France et à l'étranger. Dans la période Jacqueline en dehors de nos nombreux week-end à la Forêt Sainte-Croix, nous dinions parfois rue Grégoire de Tours ou bien, invités pour un anniversaire comme celui de Cécile la fille de Jacqueline. Nous croisions des figures célèbres telles Aragon et Elsa Triolet. Nous suivions aussi Guillevic dans nombre de réunions, de séances de dédicaces, de manifestations à Paris ou en province comme à l'université de Caen. Ainsi avons-nous rencontré Paul Chaulot, Jean Follain, André Frénaud, Jean Breton et les deux Serge, Wellens et Brindeau, avec lesquels nous avons entretenu pendant des années de fraternelles relations. Eugène, célébré et reconnu par tous gardait son indépendance. Au large, sans être à l'écart. Puis il y eut Lucie et rue Claude Bernard, des soirées de partage. Des années d'amitié, de lectures en « avant-première », des questionnements, des appels, des instants d'une grande densité et d'autres très joyeuses « entre amis ».

Ce grand poète a marqué ma vie, notre vie et il continue à nous inspirer chaque jour. Puisse ce modeste témoignage d'amitié et d'admiration éclairer sa mémoire et ici et là, son poème.

Le Teich - Août 2017